

François Rozé

# Mariette de Bastelica





François Rozé

# Mariette de Bastelica

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2012

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-47979-2

Dépôt légal : juillet 2012

© Edilivre Éditions APARIS, 2012

## Chapitre premier

Il m'avait fallu un peu d'opiniâtreté ; les conditions du voyage n'avaient pas été particulièrement propices. Haut perché, le village n'était accessible que par le chemin vicinal plus ou moins entretenu.

La chance m'avait souri au garage où j'avais abandonné ma moto en panne : un habitant y montait justement en conduisant sa camionnette. Après une série de lacets et de précipices, je pus distinguer le clocher de la vénérable église et reconnaître la douzaine de maisons serrées les unes contre les autres. Depuis des siècles, elles se pelotonnaient pour mieux lutter contre les intempéries, se tenir chaud en hiver.

L'environnement dégageait une certaine hostilité avec cette montagne sauvage couverte de châtaigniers torturés ou rabougris et de résineux soufureux, cette foison de taillis inextricables. La forêt était dans son état primitif, jamais exploitée, profonde, sombre et sinistre.

Le bonhomme avait obligeamment offert ses services en quelques mots parcimonieux et n'avait plus desserré les dents. En qualité de passager, j'avais respecté ce silence et m'étais contenté de me souvenir

des lieux tels qu'ils restaient gravés dans ma tête. Ça faisait au moins dix ans que je n'avais plus remis les pieds chez mes oncle et tante, depuis mon départ pour la grande ville, mon service militaire, et cette situation inespérée dans la fonction publique qui me tenait éloigné de mes racines. Depuis cette époque, seule ma tante vivait encore. Quand on habite une région inhospitalière où la vie ne vous offre pas la moindre chance d'améliorer ce qu'on a toujours connu, il faut saisir l'aubaine au bon moment.

Mes parents reposaient dans le cimetière là-haut, à côté de l'église, depuis des années et des années. Ils avaient trimé pour trois fois rien, à s'user la santé juste pour la survie, comme l'avaient fait leurs parents avant eux, et les parents de leurs parents.

La maison familiale existait toujours, inhabitée, avec son jardinet en terrasse. Elle avait été louée à la belle saison, à des vacanciers venus se refaire le moral ; puis, depuis deux ans, personne ne l'avait occupée.

J'allais donc pouvoir ouvrir les volets et redonner vie à la maison privée de ce bon air vivifiant. Par ses fenêtres du dernier étage, la vue serait grandiose sur les immenses étendues boisées, les sillons coupant les mamelons où coulait ordinairement un ruisseau gringalet et un brin capricieux.

La fourgonnette s'immobilisa sur la placette du village et son conducteur souleva son chapeau aux bords gras, histoire de me souhaiter bon séjour.

Il ne m'avait pas questionné, ni sur mon identité ni sur le but de mon expédition si loin du monde civilisé. La discrétion même, muet comme une tombe.

A ce moment-là, précisément, le portail de l'église

était largement ouvert. Quatre croque-morts avançaient dans la nef vers la sortie, portant le cercueil d'un paroissien décédé. Ils posèrent leur fardeau après quelques pas, à l'entrée du cimetière. A ma grande surprise, sur des tréteaux, un autre cercueil attendait déjà l'ultime bénédiction du vieux curé ; deux morts pour un seul office, qu'était-il donc survenu dans le village ?

Alors que mon voiturier quittait les lieux sans se préoccuper davantage de ce déploiement funèbre, comme étranger à la vie sociale de ses contemporains, je suis resté planté là, avec mon sac de voyage en bandoulière. Je ne reconnaissais personne, aucun visage ne m'était familier. Les villageois qui assistaient à la cérémonie étaient tous âgés, ridés, courbés, cassés, population vieillissante d'un endroit de la terre où les jeunes fuient et s'expatrient.

Du coup, j'ai suivi le cortège dans l'enclos aux murets de pierres sèches.

L'officiant adressa quelques mots de consolation aux familles dans l'affliction. J'ai pu comprendre que les deux morts, contrairement à mon impression première, étaient des jeunes gens, deux enfants de la paroisse disparus tragiquement.

On avait rapatrié leur dépouille mortelle pour les inhumer parmi les leurs, à l'ombre de l'if et des platanes.

J'appris à cette occasion que Francesco Simoni et André Colombani avaient été exécutés par des rivaux (on n'en était pas sûr), lors d'une rixe sur le cours Napoléon, après un échange de coups de feu.

J'avais probablement été à l'école avec un de leurs parents, à ces deux lascars, quand je fréquentais le

premier cours élémentaire où nous nous retrouvions à une vingtaine d'écoliers et d'écolières.

Après, nous devions aller en pension, loin de nos familles.

Je tombais donc en plein drame.

Du coup, pour essayer de vendre la demeure ancestrale, je n'allais pas bénéficier de circonstances trop favorables, sans doute. La vie est ainsi faite : on n'y peut rien changer. L'ambiance allait peut-être s'en ressentir après ce deuil frappant conjointement deux familles.

C'est entendu : après, quand j'ai appris les détails de la tuerie, il s'agissait probablement d'une affaire crapuleuse. La police n'avait pas pu dégager les raisons pouvant expliquer clairement ce règlement de compte.

A la lecture des journaux qui relataient les faits, on ne pouvait pas se faire une idée. Les commentateurs se perdaient en supputations. Seule, la fusillade était copieusement décrite, avec un excès de lyrisme assez curieux, comme s'il était question d'un fait d'armes dont on pouvait s'enorgueillir.

En réalité, il ne s'agissait même pas d'une vengeance à la suite d'une mort violente. L'opinion que j'avais tirée de ces lectures, après coup, m'incitait à penser que ces petits voyous n'avaient pas hésité à sortir leur attirail mortel pour vider une querelle stupide.

Il fallait voir, évidemment.

Mais, a priori, je pensais ne pas me tromper. Malheureusement, leur artillerie était efficace au point qu'aucun d'eux n'avait survécu longtemps.

Aujourd'hui, le glas sonnait pour stigmatiser ce

drame abominable, alors que j'examinais plus attentivement les habitants entourant le desservant. Armé de son goupillon, il bénissait les bières, les aspergeant copieusement.

Mon regard inquisiteur parcourait les rangs. En effet, il n'y avait que des vieillards, à part trois jeunes femmes endeuillées cachées sous leur mantille brodée, comme dans le temps.

Tout de noir vêtues, elles pleurnichaient en tenant leur mouchoir, sous le tulle protecteur.

Étaient-ce les sœurs, les épouses des victimes ? Les fiancées, peut-être. L'une d'elles retint mon attention ; elle était élancée, mince, bien proportionnée, mais je la voyais de dos.

Je pouvais m'appesantir sur quelques visages parmi les femmes me faisant face. C'était des matrones usées par le temps, le climat et les tâches pénibles.

En plus, dans cette contrée éloignée de tout, oubliée pourrait-on dire, pourquoi auraient-elles fait des frais de coquetterie ?

La cérémonie se poursuivit avec des phrases latines rituelles et l'encensement final. Les croquemorts entrèrent alors en scène pour la descente au tombeau.

Tous les villageois suivirent la cérémonie dans le recueillement et jetèrent à tour de rôle une ultime aspersion sur les sépultures béantes. La dislocation intervint et les gens des deux familles reçurent les condoléances d'usage. J'y participai comme un habitant ordinaire qui compatit à la douleur de ses voisins ?

Ça me valut quelques attentions de curiosité. Les

gens se demandaient qui pouvait être cet étranger avec son bagage dans le dos, au bout de sa courroie.

Je serrai des mains, celles tendues vers les assistants qui défilaient lentement.

Et je sortis de l'enclos, suivant les derniers fidèles s'étant attardés. Je fermis la marche. La jeune femme qui avait eu le privilège d'attirer mon intérêt un quart d'heure auparavant s'arrêta à ma hauteur.

– Matéo ? Vous êtes Matéo ?

– Oui, c'est moi.

– Tante Marthe m'a prévenue : vous deviez arriver aujourd'hui.

– Etes-vous ma cousine ?

– Par alliance, seulement. Je suis la fille du beau-frère de tante Marthe, l'oncle Ange, le berger. Elle m'a chargée de vous donner les clés et de vous montrer la maison ; elle n'est plus très vaillante pour se déplacer. La preuve : elle n'est même pas venue à l'enterrement.

– Oui, elle m'a envoyé une lettre pour m'expliquer. Mais, j'irai la voir, évidemment. C'est elle qui se chargeait de la location ces dernières années.

– En réalité, c'est à moi qu'incombait cette tâche. Elle ne quitte plus sa maison depuis quatre ans. Je suis Mariette.

Un peu avant le portail, sur la droite, la jeune femme me montra une sépulture.

– C'est là que reposent vos parents.

Je me suis arrêté un court instant et, comme elle, j'ai fait le signe de la croix. La pierre tombale n'était pas entretenue depuis tout ce temps ; on voyait à

peine les noms et les dates gravés sur son flanc. Elle a dû marmonner une courte invocation, s'est signée, et nous sommes sortis ensemble.

Elle ne montrait aucune timidité quoiqu'elle ne m'ait jamais vu ni d'Eve ni d'Adam. Du moment que j'étais le Matéo qu'on attendait, ça ne posait pas de problème.

Je la suivis.

Nous traversâmes le village, assez propre et fleuri, avec sa fontaine centrale annonçant sur un écriteau : « eau potable ».

Sous le soleil qui commençait à cogner, le paysage offert à ma vue resplendissait de vivacité, de brillance. Devant chaque maison, je me disais : « Celle-là est encore plus belle que l'autre ».

Depuis mon dernier passage, les gens avaient modifié leur façon de voir les choses. Peu à peu, ils avaient eu besoin de beauté et avaient agrémenté leur environnement des mille et une recettes pour y parvenir, depuis l'abondance du fleurissement varié jusqu'au ravalement des façades, la pelouse inattendue en un pareil endroit.

Tout à coup, ils avaient eu une soif urgente de ressembler aux magazines de mode pour échapper au sentiment de sauvagerie qui affleurait du temps des anciens. Ils avaient nettoyé devant leur porte, supprimé l'incontournable tas de fumier, métamorphosé l'étable en lieu d'habitation. Il faut dire qu'en même temps l'agriculture dite « de montagne » ne nourrissait plus son homme, ni son homme, ni sa femme, ni sa progéniture. Du coup, l'éventail des possibilités s'était réduit.

Il avait fallu se tourner vers le tourisme saisonnier,

offrir ses logis bâtis avec une élégance indestructible aux gens des cités surpeuplées. Jusqu'à présent, personne ne s'était vraiment aperçu avec quel art sublime les gens de jadis avaient élevé leur demeure. On en avait pris conscience quand la misère avait supprimé les sources habituelles de revenus. Lorsque la vache coûtait plus cher en fourrage qu'elle ne rapportait de lait, que le fromage ne se vendait plus trop bien au marché hebdomadaire, on faisait les comptes ; quand les deux chèvres ou les deux brebis représentaient plus de travail infructueux que de profit véritable, on commençait à réfléchir.

La population vieillissante ne trouvait plus de raison valable en poursuivant un ouvrage aussi ingrat ; tout doucement, on en vint à copier les gens de la vallée d'en face qui avaient entrepris d'ouvrir leurs fermes et leurs bicoques aux farfelus de la ville qui voulaient se « ressourcer ».

Peu à peu, en hôtes attentifs et inventifs, on améliora les abords. Quelques rosiers et quelques parterres embellissaient le cadre de vie. Les plus doués plantèrent des arbustes d'ornement, creusèrent des allées gravillonnées, bientôt imités par leur voisin soucieux de s'aligner.

Le premier d'entre eux qui passa et repassa avec sa tondeuse à rouleau dans la prairie pour lui donner un style « anglais » fut imité très rapidement. Le marchand vendit coup sur coup deux ou trois de ces engins silencieux qui vous faisaient un magnifique tapis de verdure à la condition de s'acharner à la tâche et de recommencer régulièrement.

On retapa les baraques, recrépita les vieux murs lépreux ; les toitures de lauzes furent remaniées. Puis, on s'occupa de donner un peu de confort à l'intérieur.

Les artisans sollicités donnèrent leur avis et furent écoutés, ce qui évitait les fautes de goût, les erreurs finalement coûteuses.

Comme par l'effet d'un coup de baguette magique, le village prit un coup de jeunesse. Il y avait bien encore deux ou trois irréductibles qui poursuivaient la fabrication du fromage et vendaient leurs œufs aux « touristes » en été ou aux amoureux de la randonnée pédestre.

A la mauvaise saison, quand les raquetteurs prenaient la relève, ils arrivaient à caser leur charcuterie de montagne, les saucissons à l'ancienne, les saucisses sèches et le lard fumé. Ceux-là prétendaient qu'ils avaient encore de beaux jours devant eux, même si les autres leur rétorquaient que la persistance de leur commerce venait de leurs nouvelles orientations à eux, les novateurs.

Ma cousine Mariette ralentit devant une jolie maisonnette, fleurie comme les autres, avec son parasol tout droit sorti du catalogue de « Jardins et Jardiniers du Monde », son allure de bon aloi.

Elle avait tout lieu d'en être fière.

– C'est l'ancienne bergerie de mon père, Ange, le berger. A sa mort, je l'ai transformée ; je l'a loue régulièrement. J'habite la maison familiale, à la sortie du village où je continue à élever des brebis.

– Pour l'amusement ?

– Non, non, sérieusement. J'entretiens un troupeau d'une centaine de mères dont je vends les agneaux gras, achetés régulièrement par les bouchers du chef-lieu et un grossiste. Tout ça me procure de quoi vivre assez correctement, avec les locations. Je peux continuer à exister sur place. J'ai même pu m'acheter

une petite voiture.

– Ah oui ?

– Une occasion, bien sûr, une deux chevaux camionnette, une deudeuche. Elle me sert pour mon petit commerce.

Devant la maison de mes parents que je reconnus tout de suite, elle m'arrêta de son bras. Elle regardait cette fière demeure, la plus haute du village avec son étage et son balcon.

– Elle aurait bien besoin d'une remise en état, cette maison ! Personne ne s'en est vraiment préoccupé depuis plus de dix ans. Elle dépère un peu le village.

– Je veux la vendre, justement. Le prochain acquéreur pourra entreprendre les travaux nécessaires.

– La vendre ! Mais, c'est une hérésie ! Vous devriez la conserver, au contraire. La somme à engager ne serait pas énorme. Un emprunt vous serait consenti facilement à la banque.

– Peut-être, mais j'ai d'autres projets et je n'ai pas de temps à lui consacrer. D'abord, je suis bien trop éloigné pour pouvoir surveiller un chantier.

– Pourquoi ne pas déléguer ? Cette maison ne représente-t-elle rien pour vous ? N'y êtes-vous pas né ? Vos parents y ont vécu jusqu'à leur dernier souffle. Mais, vous n'êtes peut-être pas sentimental pour un sou ?

– Je me suis détaché de ces souvenirs, de cette région. Mon avenir est ailleurs. Cet argent m'aiderait à point nommé pour finir de payer mon appartement en ville, voyez-vous.

– Les hommes d'affaires vont vous manger l'essentiel du capital récupéré ; il ne vous restera que les yeux pour pleurer. Sans compter le côté

sentimental, tout de même !

Nous avons gravi les marches donnant sur le terre-plein. L'escalier de pierre montait au niveau d'un jardinet laissé à l'abandon où les herbes folles avaient empiété sur un gazon roussi. On voyait que les arbustes n'avaient pas été taillés. Les massifs avaient un besoin urgent de sécateur. Les deux grands vases disposés de part et d'autre de la dernière marche ne montraient plus que des orties et des pissenlits. L'allée gravillonnée menant à la porte d'entrée était vaguement délimitée, le plantain et les plantes sauvages l'ayant complètement annexée.

La peinture du banc s'écaillait, ses lattes pourrissaient. On pouvait constater partout le manque d'entretien. Les volets et les portes ne fermaient plus très bien. Sur la terrasse, les bacs montraient une terre stérile où les fleurs ne poussaient plus depuis belle lurette.

De sa propre initiative, Mariette introduisit la clé dans la serrure récalcitrante. Elle agissait en ancienne habituée.

C'est elle qui faisait visiter le logis aux éventuels locataires les années précédentes.

J'avais laissé faire et m'étais désintéressé du bénéfice procuré par les séjours des estivants. Je recevais régulièrement le chèque à chaque fois et n'en demandais pas plus. Mariette prenait son pourcentage et défalquait les frais occasionnés par le ménage et la remise en état après chaque départ. Ensuite, elle s'était consacrée à sa propre affaire, l'avait mise en valeur, y avait employé son temps, délaissant ce propriétaire qui se moquait de son héritage.

D'un coup d'épaule, elle entrouvrit le battant qui

traînait sur le pavé du vestibule. Ça sentait le renfermé.

Je l'ai aidée à ouvrir les volets et la lumière est entrée à profusion.

La cuisine exigeait nettement une intervention. Il fallait refaire la peinture, rénover l'installation. On voyait bien le vieillissement du matériel ; ça sautait aux yeux. Mais, c'était bien nettoyé.

La salle à manger de style rustique se composait d'un mobilier paysan authentique, celui de mes parents, les meubles laissés par les générations antérieures. Mais, là aussi, il aurait fallu intervenir pour les mettre en évidence.

– Les chambres sont dans le même état ; un peu de fantaisie serait nécessaire. La literie manque de confort. Le cabinet de toilette et les waters devraient être revus entièrement. L'installation est obsolète ; la douche ne fonctionne que par intermittence. L'eau manque de pression. Les derniers usagers ont fait des observations. Décemment, on ne pouvait plus proposer la maison à des estivants de plus en plus exigeants. Je baissais le prix mensuel, mais les gens faisaient encore la grimace. Tante Marthe a baissé les bras et nous avons fermé définitivement. Je passais parfois, sur sa demande, pour jeter un coup d'œil.

Dans la grande chambre du haut, celle de mes parents, je reconnus leur photo de jeunes mariés ; ils avaient un peu plus de vingt ans. Papa avait une fine moustache, beau garçon, dans son habit du dimanche. Maman tournait son visage illuminé vers son époux. Radieux, ils n'étaient pas encore usés par les tâches les plus dures. Au bout de quarante ans, ils ne ressemblaient plus du tout à ce portrait.

On les avait portés en terre presque en même temps : papa en début d'année, maman quelques mois plus tard. Ils en avaient assez de la vie.

Fils unique, j'avais récolté le fruit de leur labeur, n'étant moi-même pas du tout impliqué dans la culture.

J'avais choisi une autre voie, moins éreintante et plus lucrative.

Les terres avaient été vendues, les bâtiments agricoles aussi.

Une fois le cheptel dispersé à droite et à gauche, j'avais reçu une belle liasse de billets qui avait aussitôt été engloutie par l'acquisition d'un appartement coûteux en centre-ville.

Dans le cadre ovale, sous le verre terni par les salissures, j'ai pu me comparer à mon père. Je lui ressemblais un peu, surtout avec ma propre moustache, la même que lui en quelque sorte. Ses traits fins bénéficiaient de la rondeur de la jeunesse. Ma mère, sous son voile et sa couronne de fleurs d'oranger, pétillait de malice ; ses yeux lançaient des éclats rieurs. Tout ça, avait bien vite changé, allez ! Il y avait un autre cadre, plus petit, où je trônais crânement sur un coussin, revêtu d'une simple chemisette pour cacher ma nudité, mon petit corps grassouillet. Je n'avais que quelques mois et j'étais un beau bébé. Mes parents avaient toujours regretté de ne pas pouvoir agrandir leur foyer. Matéo était resté fils unique.

– Le jardin potager, derrière la maison, est aussi en jachère. Les arbres fruitiers, tout pareil ; c'est une friche.

Dans la chambre où nous étions arrivés, celle que

j'occupais dans ces années révolues, par la fenêtre ouverte, je contemplais ce beau panorama s'étalant mollement devant nous, le site admirable de mon enfance, de mon adolescence, quand je revenais pour les vacances.

– C'est beau, n'est-ce pas ?

Mariette réagissait comme moi.

Je la regardai en face, du coup. Mon émotion rejoignait la sienne devant ce spectacle immuable. On ne pouvait pas dire qu'elle était d'une beauté éblouissante, cette cousine par alliance. Mais, d'elle se dégageaient une sympathie et une intelligence indéniables. Aussi grande que moi, mince comme une fausse maigre dans son vêtement de deuil, je la trouvais « intéressante ». Mais, je ne me suis pas attardé à sa contemplation.

– Tante Marthe sera contente de vous avoir à sa table, ce midi. Si vous voulez faire un brin de toilette, vous êtes chez vous. Vous connaissez suffisamment les lieux. Vous pourrez constater le mauvais fonctionnement de l'installation. Quant à moi, je rentre. Elle m'a demandé de lui confectionner le repas. Je n'ai pas une minute à perdre. A tout à l'heure.

– Au revoir, cousine. Merci.

Là-dessus, elle s'est sauvée à pas menus, comme une fée irréaliste.

## Chapitre 2

L'Estafette bleue des gendarmes stationnait devant l'église. Le brigadier du canton et l'un de ses hommes étaient montés au village pour essayer d'y voir plus clair. Ils allaient pousser leur enquête chez les Colombani, interroger le vieux pour essayer d'obtenir un hypothétique élément. Sa vieille compagne n'avait plus toute sa tête ; ils ne pourraient rien en tirer.

Chez les Simoni, c'était pareil. La soixantaine bien sonnée, ils ne comprenaient strictement rien à ce drame qui les dépassait. Comment auraient-ils pu penser que leur Francesco, qu'ils avaient eu sur le tard, ferait parler de lui comme ça, et pas en bien !

C'est vrai qu'il ne les aidait pas beaucoup sur l'exploitation, sûr, mais d'ici à imaginer qu'il passait toutes ces heures d'absence à jouer au bandit sur la Côte.

Se balader avec un revolver et intimider ses collègues en leur mettant son pétard sous le nez, c'était impensable. On leur avait parlé de proxénétisme, de trafic de stupéfiants, d'activités pas bien belles. Evidemment, ils n'en revenaient pas...

Comment auraient-ils envisagé une seconde que leur gentil « tardillon » avait mal tourné ? Il

fréquentait des voyous, comme leur voisin, cet André Colombani ?

Il était inconcevable aussi d'affubler ce gars-là de l'étiquette qu'on lui avait collée sur le dos, désormais.

Ils avaient bien caché leur activité répréhensible, ces galapiats ! Au cours d'une dispute, à propos d'une fille habituellement sur le « turbin », ils avaient été pris à parti par des rivaux, mieux aguerris. Il paraît qu'ils n'avaient même pas eu le réflexe de dégainer pour se défendre. En un dixième de seconde, tous les deux, ils avaient présenté leur âme au créateur de toutes choses.

J'étais à table chez tante Marthe. Mariette s'occupait de tout. Ma vieille parente, quatre-vingt-cinq ans bientôt, possédait encore ses facultés mentales, apparemment. Pour le reste, impotente, elle passait sa vie dans son fauteuil roulant.

Elle possédait un sérieux coup de fourchette encore et mastiquait avec une conviction qui en disait long sur les qualités du cordon bleu s'activant dans la cuisine contiguë. La tête inclinée sur son assiette, elle ne se préoccupait pas du reste. Pour l'instant, elle jouait du couteau et sa partition ne lui laissait même pas l'occasion d'adresser un mot à son neveu Matéo.

J'avais eu l'occasion de jeter un coup d'œil sur le journal régional et de lire in extenso la prose du pigiste de service. Le numéro en question traînait sur le buffet et, par conséquent, j'avais pu voir les photos reproduisant le portrait des deux victimes. Tante Marthe les connaissait bien tous les deux, n'en pensait pas le plus grand bien, surtout depuis ce qui leur était arrivé. D'un seul coup, leur réputation avait viré au rouge foncé. De la graine de truands, je vous